

La littérature américaine Joyce Carol Oates

Pierre Brodin

Volume 12, numéro 5-6, septembre–décembre 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brodin, P. (1970). La littérature américaine : Joyce Carol Oates. *Liberté*, 12(5-6), 103–115.

La littérature américaine

1. JOYCE CAROL OATES

Joyce Carol Oates,⁽¹⁾ qui a obtenu en Amérique divers prix littéraires (prix de la Nouvelle, prix Guggenheim et, plus récemment, le *National Book Award* de 1970 pour son *Them*), est une jeune femme d'une trentaine d'années dont les romans, peu nombreux mais originaux et forts, constituent en même temps que des tableaux de mœurs fidèlement observées, une vigoureuse satire, parfois humoristique, parfois cruelle, de la société américaine d'aujourd'hui. Un seul livre de cet écrivain a été à ce jour traduit en français, mais c'est un des plus caractéristiques. Le titre anglais, *Expensive People*, a été traduit, assez exactement, par *Des Gens Chics*.

L'ouvrage se présente comme une sorte d'autobiographie ou de confession. Le narrateur, Richard (Dickie) Everett, est un jeune homme de 18 ans qui raconte certains événements survenus aux environs de 1960 lorsqu'il avait entre 11 et 12 ans.

Dickie est le fils unique d'Elwood et de Nada Everett. Son père est un *businessman*, un brillant homme d'affaires qui voyage beaucoup et n'a guère le temps de s'occuper de sa famille. Assez bel homme, bruyant, fanfaron, vaniteux, alcoolique, très peu intellectuel, ce pathétique Babbitt de l'ère Eisenhower-Kennedy était l'homme le moins indiqué pour

Joyce Carol OATES, *Des Gens Chics*, roman traduit de l'américain par Benoît BRAUN, Stock Paris 1970, 307 pp.

faire le bonheur d'une femme exigeante, fantasque, admiratrice de Sartre et de Beckett, telle que Nancy-Nadia Romanow.

La mère de Dickie, qui se prétend d'origine russe émigrée, mais en fait vient d'une famille pauvre d'immigrants ukrainiens, a trente ans, mais en paraît vingt-cinq, dix-huit... Elle écrit des romans et s'est déjà fait un nom dans les milieux d'avant-garde. C'est une fort jolie femme, extrêmement séduisante, avec ses « courbes minces, lisses, adorables », ses yeux « sombres un peu déments ». Elle s'habille bien, peut être une éblouissante hôtesse et a beaucoup de succès auprès des hommes, plus particulièrement parmi les éditeurs, directeurs de revues, et autres « intellectuels ». Elle a peut-être aimé son mari — brièvement — avant le mariage, mais elle en est venue assez rapidement à le mépriser pour sa vulgarité. Elle l'appelle devant son fils « un imbécile écoeurant, vulgaire, un salaud ». Quant à son fils, elle l'aime quand tout va bien à la maison, quand elle est invitée pour le week-end, elle l'aime si « le monde tourne bien, si l'humidité est faible et le baromètre optimiste ». Entre-temps, elle manifeste à son égard une incompréhension ou une indifférence également pénibles pour l'enfant.

Il est difficile de caractériser en quelques mots un personnage aussi complexe que Nadia, mais au fond cette femme, que son mari traite de *cinglée*, est une grande névrosée, une simulatrice, une « menteuse » qui sera jugée comme telle un jour par Dickie.

Les Everett ont eu un enfant, mais ils n'ont jamais pu être pour lui un *couple de parents à plein temps*. Le père est rarement présent, la mère, de temps à autre, fait des fugues, qu'elle explique ainsi à son fils : « Il y a certaines époques dans la vie, où l'on doit simplement secouer ses chaînes. Tu te souviens de la manière dont Spark, ton petit chien, avait l'habitude de se secouer après son bain ? N'était-ce pas mignon ? Eh bien ! dit-elle, les yeux rendus vagues par l'impropriété de cette métaphore, eh bien ! chacun doit se libérer des pressions insupportables, des freins et des fardeaux qui le suffoquent. » Nada (c'est le nom déformé que son fils lui

donne), lorsqu'elle a envie de fuir son mari, son foyer, ferme sa valise, quitte la maison dans sa *Lincoln* jaune et va vivre au loin avec un amant — généralement un intellectuel désargenté. Puis elle revient, probablement pour se replonger dans le confort et le conformisme reposants que lui procure son mariage. Mais, entre-temps, qui élèvera Dickie ?

Celui-ci est un petit être intelligent, sensible, précoce, assez doué pour les mathématiques et les échecs, mais de santé chétive, nerveux comme sa mère. A dix ans c'est un « nabot à l'air soucieux, déjà un vieillard ». Il a « le nez mince en bec d'aigle, fouineur de sa mère et les paupières affaissées de son père ». On envoie Dickie dans diverses écoles privées, snobs, anglophiles, « chics ». L'école de Fernwood, la Johns Behemoth Boy's School « était établie sur un ancien domaine et, sûrement, nul être humain, nul mortel n'avait jamais habité la grande bâtisse principale. Non, j'aime à croire que des géants y avaient vécu, des archanges ou des monstres. A l'arrière s'étagant en terrasses au flanc d'une colline, il y avait un jardin d'une exquise beauté, entretenu par un sourd-muet dont la seule justification dans la vie était de ramasser les pétales tombés sur l'herbe, de soigner les roses, d'aperger d'insecticide les rhododendrons, de biner le riche terreau et d'écarter les insectes. N'importe quel héros monstrueux aurait cultivé cette beauté pour en faire un délicieux contraste à ses propres dépravations. »

Les bâtiments de l'école « étaient couverts d'un lierre très touffu et cassant. Un peu laid, tout cela, comme toutes les écoles. L'architecture était robuste, virile, trapue, sans imagination. Un mélange facile de style anglais et de style prison. Il y avait des allées de gravier où les garçons pouvaient rouler à bicyclette et une série de chutes d'eau qu'on mettait en marche pour les parents, les visiteurs et les photographes de magazines (A nous, les garçons, l'eau était *verboten*). Les dortoirs étaient plutôt étroits, austères mais solidement construits, garnis de meubles en bonne et peu fragile imitation d'ancien. La campagne anglaise, quoi ! En bas dans les salles de classe, les planchers étaient lisses et polis comme si, pendant des centaines d'années, ils avaient été caressés par les

pieds d'élèves impatientes d'apprendre. De petites salles de classe ; pas de pupitre pour le professeur ; une table et une chaise ; les pupitres faisaient « déclassé » — oserais-je l'avancer ? — parce que les écoles publiques en avaient. Nous autres, les garçons, nous portions des cravates tous les jours de nos petites vies angoissées, des blazers, et nous travaillions dur, très dur. Je ne plaisante pas. Les études commençaient par la septième et on pouvait parcourir tout le cycle secondaire, mais les parents conservateurs de Fernwood avaient prévu et dessiné les carrières de leurs garçons au moins dix ans avant leur entrée à Johns Behemoth. Les élèves des écoles publiques mûrissaient plus tôt que nous dans tous les domaines, sauf intellectuellement. L'élève-type de John Behemoth était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, efflanqué, d'un sérieux exagéré, nerveux, adonné au sarcasme, à la superbe et aux bonnes manières automatiques. Devant les filles il revenait à sa première enfance. Je crois qu'environ trente pour cent de mes compagnons de classe étaient sous analyse, la plupart chez le même homme, un certain docteur Hugg qui s'était spécialisé dans les adolescents troublés. Je ne suis jamais parvenu jusque-là, ayant été chassé de l'école dès les premiers mois ».

Autour du trio Everett évoluent des « expensive People », des gens chics des faubourgs huppés de la grande ville. Dickie observe ces individus et perçoit l'artifice de ce monde de nouveaux riches matérialiste et conformiste. Dans cet univers fermé, on ne pense qu'à l'argent, qu'aux voitures, qu'au profit. Charles Spoon, par exemple, « dessinait des carrosseries d'automobiles ; il était toujours six années en avance sur la saison en cours et, par conséquent, irrité et perturbé par le présent ; presque chauve, vif et riant haut, il avait une fortune considérable réalisée pour la plus grande part au cours de la dernière décennie, et une femme efflanquée, paisible, de la haute société, qui avait été l'une des « debs » les plus prisées lors de son entrée dans le monde bien des années auparavant... Mavis Grisell, l'une des rares divorcées actives du secteur, avait des cheveux blond foncé, avec des yeux exotiques et un attachant profil aztèque ; elle avait un

faible pour les bijoux égyptiens et indiens et l'habitude de pousser des exclamations monosyllabiques, empruntées à des langues étrangères inintelligibles. Elle avait beaucoup voyagé depuis qu'elle avait quitté son mari, un homme plutôt curieux qui, pour une raison inconnue, un jour que Mavis faisait visite à sa soeur à Cedar Grove..., avait vidé leur grande maison de tout son ameublement et de tous ses objets d'art, ne laissant que les vêtements de son épouse et un matelas de ce qui avait été leur chambre à coucher. A Fernwood, ç'avait été un beau scandale, et le règlement du divorce en faveur de Mavis avait été généreux. Nada ne l'aimait pas, mais Père trouvait qu'elle était une « chic fille ». « Dans notre société, il est impossible pour une femme de vivre sans homme », avait dit Père avec courage. Peut-être adressait-il un avertissement à Nada. « Nous devrions faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la pauvre Mavis qui en a tant vu ».

A Fernwood, il y avait aussi les Nash (le doyen et son excellente femme Hattie) et les Griggs du bout du bloc, et Harrison Vemeer, « que Nada admirait avec extravagance, ne sachant pas, comme moi, que nos invités le tenaient pour un rien du tout. Monsieur Vemeer était un très prospère entrepreneur dont l'ascension était légendaire à Fernwood. Il opérait à partir de ravins, de marais, de petits bois, de terres irrémédiablement érodées où il édifiait des maisons de style colonial identiques. N'avez-vous jamais vu sa marque de fabrique ? une maison coloniale en briques rouges, avec des volets bleu marine et un machin en fer forgé blanc qui rampe au-dessus de la cheminée, le tout pour 39.900 dollars seulement. Souvent ces maisons s'effondraient, s'affaissaient ou se cassaient en deux ou trois morceaux dès que le nouveau propriétaire s'y était installé, mais monsieur Vemeer était assez prudent pour changer parfois le nom de sa firme, et il continuait à construire en « Style Colonial Moderne et Distingué », parfois dans la même rue face aux propriétaires dupés (Je dis « rue », mais j'entends : chemin de terre boueux et défoncé.). Son coup le plus étonnant fut l'assèchement d'un marais où il voulait construire quinze maisons « coloniales et distinguées » de plus ; résultat : une boue noire emplit lentement

et mystérieusement un lac voisin. Cette boue s'était déversée par un tuyau de soixante centimètres de diamètre. Les propriétaires outrés avaient porté l'affaire devant les juges, mais monsieur Vemeer s'était arrangé pour s'en sortir. Il y avait eu des plaintes et des plaintes reconventionnelles. Toutefois son véritable coup de maître avait peut-être été l'épisode de la « plaine d'inondation ». Devenu extrêmement riche, monsieur Vemeer possédait du terrain partout, mais il avait conservé le goût de l'aventure. Il avait donc pris des saletés dans un terrain sujet aux inondations qu'il possédait et les avait transportées par pleins camions jusqu'à un autre terrain, situé en contre-bas près d'une route qui lui appartenait aussi; il souhaitait construire des maisons sur ce site. Quand vinrent les pluies de printemps, un ruisseau déborda, et les maisons près du premier terrain originellement inondé le furent aussi, exactement comme quiconque aurait pu le prévoir. Monsieur Vemeer fut de nouveau cité devant le tribunal, mais déclaré innocent grâce à un minuscule article de loi, obscur et astucieux, qui déclarait qu'on est libre d'améliorer ses biens. Monsieur Vemeer aimait à s'exclamer, comme s'il parodiait les avarès provinciaux de la littérature française : « Retenez un bon homme de loi, et soyez le premier à le faire. C'est là le truc. J'ai été poursuivi jusqu'à présent vingt-neuf fois, et prsonne n'a rien eu de moi. Rien. Le secret ? Se payer le meilleur homme de loi et être le premier à retenir ses services. »

Dickie vit donc dans ce milieu de la grande banlieue dorée et conformiste. Ces faubourgs élégants sont jugés ainsi par un des personnages du roman : « Je suis franchement abasourdi par l'univers artificiel de la grande banlieue. Vos enfants eux-mêmes paraissent artificiels, vous en rendez-vous compte ? Ces enfants stéréotypés, sains, bien nourris, bronzés, sans problèmes, sans responsabilités, sans devoirs, sans souffrances, sans pensées, ces enfants sortis d'un film musical de Walt Disney ! Et ces enfants, c'est vous qui les avez fabriqués, mes amis. Pensez à ce que vous êtes en train de créer. »

Le drame de Dickie, c'est qu'il est avide d'affection et qu'il ne parvient pas à éteindre sa soif d'amour. Il aime

sa mère indigne : « Les mères qui font le chien couchant et mendiant l'amour n'obtiennent rien, mais les mères comme Nada qui toujours se dérobent tirent de nous jusqu'à la dernière goutte d'amour ». Pour cet enfant fragile, « transparent comme le verre », et prêt à « voler en éclats » et se désagréger, la vie est un véritable cauchemar. Il ne peut s'accrocher nulle part. Aucune ancre ne le retient dans le milieu factice où il vit. Il souffre de la mésentente de ses parents, des scènes de ménage entre Elwood et Nada, de l'adultère de celle-ci, constaté de ses yeux terrifiés. « La porte du placard s'ouvrit, et soudain l'homme était là, nu. Il me dévisagea et je lui rendis son regard. »)

Lorsque Nada s'apprête à faire une fugue, son fils lui déclare très nettement : « Si tu pars, ne prends pas la peine de revenir ». Elle passe outre. Dickie et son père restent seuls, comme « deux célibataires, sardoniques et heureux ensemble », en fait, le cœur brisé... Le Père, un soir, s'effondre et fait à son fils d'horribles confidences sur Nada. Dickie, à la suite de ces événements, a une crise d'épilepsie, détruit les archives de son école et se fait mettre à la porte de celle-ci.

Les Everett déménagent, retrouvent une maison de « style normand français » dans un faubourg « chic » semblable aux précédents. Nada revient, jure qu'elle ne repartira plus jamais. Mais elle est trop instable pour tenir sa promesse.

Finalement, Dickie n'en peut plus. Inspiré sans doute par la lecture clandestine d'un projet de nouvelle écrit par sa mère sur un *tireur isolé*, il achète une carabine, l'essaie deux ou trois fois en tirant sur des inconnus qu'il ne fait qu'effleurer. Puis, le jour où sa mère est sur le point de repartir pour une nouvelle fugue, il tire sur elle et ne la rate pas. Jamais son crime ne sera découvert, bien qu'il l'ait avoué immédiatement, parce que personne ne croit sa confession. Le psychiatre déclarera que l'enfant est victime d'hallucinations, et, d'ailleurs, le « matricide » n'avait-il pas un alibi parfait pour le moment du crime ?

Le père se remarie rapidement avec une divorcée non intellectuelle, vulgaire, conforme à ses goûts : « Si ça ne te plaît pas, tu n'as qu'à aller au diable. J'en ai marre d'être un

tocard de père à l'américaine », dit-il à son fils. Dickie, devenu un adolescent obèse, hystérique, désespéré, hagard, entreprend, pour se délivrer de son passé, d'écrire l'histoire de sa vie et se suicidera probablement après avoir achevé son autobiographie.

Le livre de Joyce Carol Oates est une histoire déplaisante, virulente, mais elle s'impose à nous grâce au talent de l'auteur et à une technique originale qui, en dépit d'une traduction parfois trop littérale, tient le lecteur constamment en éveil.

Parmi les écrivains américains d'aujourd'hui, Madame Oates est un de ceux qui font peut-être ressortir avec le plus de force l'horreur voilée derrière des situations en apparence banales, et réussissent à démonter le plus efficacement les mécanismes d'un univers de violence et de cauchemars caché sous un vernis d'apparence, d'hypocrisie, de confort et de facilité.

Certes, on pourrait lui reprocher, comme Nabokov, une trop grande subtilité, un abus de citations et de références, de Juvénal à Sartre, en passant par Sterne et Proust, un goût un peu trop prononcé pour le pastiche : Dickie interrompt son récit par exemple, pour écrire la critique de son autobiographie à la manière de *Time*, de la *New Republic*, etc... Mais en dépit de ce petit travers, le récit est habilement conduit et le livre peut être considéré, dans l'ensemble, comme un remarquable roman psychologique et une excellente satire sociale.

2. MARIO PUZO

Le roman de Mario PUZO *Le Parrain* est, depuis deux ans, sous son titre original *The Godfather*, un *best-seller* aux Etats-Unis. Il sera sans doute une mine d'or pour son éditeur français, et il y a de fortes chances pour qu'on en tire également un film à grand succès.

Mario PUZO, *Le Parrain*, roman traduit de l'américain par Jean Perrier, Robert LAFFONT, PARIS 1970, 483 pp.

L'ouvrage contient tous les ingrédients du parfait *best-seller* : de la violence à revendre, de nombreuses allusions à l'actualité la plus brûlante, un judicieux dosage d'amour et de politique, de peinture de moeurs et de psychologie, le tout exprimé dans un style réaliste, aisé, à la portée du lecteur moyen.

Et cependant *LE PARRAIN* vaut mieux qu'un vulgaire livre à succès, oublié à juste titre quelques années après sa parution. Ce livre est certainement meilleur que les romans de délassement ordinaires ou que la littérature de consommation de Harold Robbins (dont le *Stiletto*, sous-titré *Dans les Griffes de la Mafia* vient également d'être traduit en français).

Si l'on cherche à donner un résumé succinct de l'action *du Parrain*, on peut dire que c'est essentiellement l'histoire de dix années (1945-1955 environ) du règne de la dynastie des Corleone, une des grandes familles de la Mafia aux Etats-Unis.

Don Vito Corleone, le « *parrain* », est un homme puissant à qui tout le monde vient demander aide et assistance et qui jamais ne déçoit ceux qui s'adressent à lui : « Jamais il ne faisait de vaines promesses ; jamais il ne cherchait à se dérober en alléguant qu'il existait dans le monde des puissances supérieures qui lui liaient les mains ; il eût tenu cette excuse pour lâcheté. Il n'était pas nécessaire qu'il fût personnellement votre ami. Dès lors, que son solliciteur fût obscur ou puissant, riche ou pauvre, Don Corleone partageait son souci et ne tolérait pas qu'un obstacle vînt contrarier l'issue qu'il avait décidé de donner à l'affaire. Quelle récompense en attendait-il ? Une amitié, l'honneur de s'entendre respectueusement appeler « Don » Corleone et quelquefois, plus affectueusement : *padrino*. Et peut-être aussi, mais seulement comme un gage de reconnaissance — jamais comme un salaire — un modeste cadeau : un *gallon* de vin fait à la maison ou un panier de tomates spécialement préparés pour orner la table de la famille de Corleone, lequel pouvait à tout moment invoquer la dette que vous aviez contractée envers lui pour vous demander de lui rendre, en retour, quelque petit service. »

Officiellement, ce vénérable père de famille, ce bienfaiteur des pauvres et des opprimés, cet efficace redresseur de torts, n'est qu'un riche businessman qui a fait fortune dans l'importation de l'huile d'olive. En fait, sous le couvert de cette entreprise, ce grand féodal tient en mains tous les fils d'un extraordinaire réseau économique, politique et humain qui s'étend sur tous les États-Unis. Trocs, redevances, amitiés, chantage à l'amitié sont la base de la puissance occulte du Don. Il peut tout car « sa famille » a des ramifications innombrables et le moindre de ses ordres peut être exécuté, même à distance par l'agent, par la *personne* la plus appropriée : « Pour lui tout est une question personnelle, comme pour Dieu. » C'est peut-être ce qui le rend plus fort que la police et le F.B.I.

Don Carleone veille *personnellement* au bien-être de ses gens. Il ne manque jamais à ceux qui dépendent de lui, qui lui donnent la sueur de leur front, qui risquent leur liberté, voire leur vie, à son service : « Quand l'un de ses salariés était arrêté et envoyé en prison par quelque extraordinaire malheur, la famille de l'infortuné touchait une pension, pas une pitance misérable accordée à regret par un avare, mais la totalité du salaire qu'aurait perçu le parent s'il était resté libre. Ce n'était pas seulement une affaire de charité chrétienne, évidemment. Même ses meilleurs amis ne prenaient pas Don Corleone pour un saint du paradis. Sa générosité était fondée sur un sens précis de ses intérêts. Il suffisait au détenu de rester bouche cousue pour assurer la subsistance de sa femme et de ses enfants. Il savait en outre que, s'il refusait de renseigner la police, il serait accueilli chaleureusement à sa sortie de prison. Amis et parents se réuniraient chez lui pour fêter sa libération en dégustant des mets de choix, des ravioli maison, de la pâtisserie et du bon vin. Au cours de la soirée, le *consigliori*, Genco Abbandando, et peut-être le Don en personne, passeraient saluer le héros de la fête, trinqueraient à sa santé et lui glisseraient dans la main de quoi prendre huit à quinze jours de vacances avec sa famille avant de reprendre sa tâche quotidienne. Ainsi s'exprimaient les exquis sympathie et compréhension de Don Corleone. »

Grâce à Don Corleone, la paix règne depuis quelques années entre les Familles. Mais l'une de celles-ci est devenue trop avide. Grièvement blessé dans un attentat organisé par un rival avec qui il a refusé de collaborer pour contrôler le commerce de la drogue, Don Vito réchappera de cette infortune, mais devra rester provisoirement inactif. Pendant ce temps, son aîné Sonny prend en mains les affaires de la Famille, avec vigueur et efficacité, mais sans la patience, la prudence et le style de son père. Il est victime à son tour d'un attentat.

Le frère cadet Michael, qui pensait pouvoir avoir sa vie à lui jusqu'au jour où il découvre que les liens avec la Famille sont plus étroits qu'il ne le croyait, tue froidement les deux assassins de son frère et s'exile en Sicile. Don Vito passera les dernières années de sa vie à rétablir son empire vacillant et à assurer sa succession. Michael, blanchi par les aveux volontaires d'un autre Sicilien déjà condamné à mort par les autorités, rentre aux Etats-Unis et prend la barre à la mort de son père. Il vengera cruellement et définitivement le meurtre de son frère en faisant assassiner tous les responsables y compris son propre beau-frère.

L'histoire est racontée par Monsieur PUZO comme une sorte de roman de chevalerie (ou *de western*). Les divers épisodes du livre nous promènent de Long Island à Hollywood en passant par Las Vegas et nous dépeignent tous les milieux influencés par la Mafia : syndicats, magistrature, industrie, pompes funèbres, monde du film et du show business, du jeu, etc.

La Mafia, certes, est une machine monstrueuse. Mais l'auteur connaît son Balzac, qu'il cite en épigraphe : « Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait. » Comme le créateur de Vautrin et de Ferragus, Monsieur PUZO raconte une histoire (fort bien), peint avec talent une société qu'il a observée de très près, démonte les mécanismes de cette société.

D'où vient la Mafia ? à l'origine le mot signifie asile ou refuge. Puis les organisations secrètes qui se constituèrent spontanément pour lutter contre les maîtres de la Sicile adoptèrent ce nom. « Ces maîtres avaient souvent changé au cours

de l'histoire. L'Inquisition avait torturé riches et pauvres indifféremment. Les barons maîtres de la terre et les princes de l'Eglise catholique exerçaient un pouvoir absolu sur les bergers et les cultivateurs. La police était l'instrument de leur puissance et s'identifiait tellement aux maîtres qu'il n'est pas en Sicile de pire injure que le mot « policier ».

« Accablé par des maîtres sans pitié, le peuple apprit à ne jamais manifester sa colère ou sa haine par crainte de représailles. Il apprit aussi que la moindre menace rend vulnérable parce qu'elle met l'adversaire en garde et provoque des représailles anticipées. La structure sociale leur étant hostile, les Siciliens ne s'adressaient jamais à la justice et lorsqu'ils subissaient quelque tort, c'est à la Mafia rebelle et clandestine qu'ils portaient leurs doléances. La Mafia consolida son pouvoir en imposant la loi du silence : l'*omerta*. Dans la campagne sicilienne, l'étranger qui demande la direction de la ville la plus proche n'aura même pas droit à une réponse polie. Le pire crime qu'un membre de la Mafia puisse commettre serait de dire à la police le nom de l'ennemi qui vient de lui tirer dessus ou l'a blessé d'une manière quelconque. L'*omerta* est devenue une religion populaire. La femme dont on a tué le mari ne donne pas le nom du meurtrier à la police, de même s'il a assassiné son enfant ou violé sa fille.

« Toujours parce que les autorités ne rendaient pas la justice honnêtement, les Siciliens s'en remettaient aux hors-la-loi de la Mafia comme jadis en Angleterre les paysans saxons et danois à Robin des Bois. La Mafia continuait à jouer ce rôle, dans une certaine mesure. En cas de besoin, les Siciliens s'adressaient encore aux *cap-mafiosos* de leur région. Ses activités très diverses équivalaient dans un certain sens à celles d'un commissaire de police, d'une assistante sociale, prêts à offrir un panier de vivres ou de travail. Bref, c'était le protecteur. »

Les Siciliens-Américains ont transplanté la Mafia aux Etats-Unis, en partie parce que les lois du milieu leur paraissaient meilleures que celles de la grande famille des Etats-Unis. Dans les deux sociétés, les réalistes peuvent penser que tout s'achète, mais dans la *Cosa Nostra* (la famille intérieure)

la justice — une sorte de justice féodale — règne, ce qui n'est pas toujours le cas de l'autre famille.

La femme de Don Corleone va tous les jours à l'église. Celle de Michael, une Anglo-Saxonne de souche protestante, se convertira au catholicisme et ira elle aussi chaque matin prier pour le salut du Parrain. On peut se demander si, en fin de compte, ces prières n'ont pas une petite chance d'être exaucées, car dans un monde où le bien et le mal sont inextricablement liés, un Don Corleone, un Michael Corleone ont peut-être agi avec plus de générosité, de sens de l'honneur et de dignité humaine que bien des pharisiens qui, sans avoir jamais souillé leurs mains d'un meurtre, ont participé aux mille et une manifestations de l'esprit du mal sur cette terre.

Telle est la leçon qui se dégage de ce livre intéressant, non dépourvu d'humour et de réflexion, dont peu de lecteurs regretteront d'avoir lu les 483 pages serrées. Bien entendu, il manquera à la plupart des admirateurs français du livre la satisfaction de pouvoir mettre des noms dans un roman « à clefs ». Les Américains par contre reconnaissent ou croient reconnaître dans les personnages *du Parrain* des gens dont ils ont entendu parler ou dont il est question dans les journaux. Mais le livre se passe de ces identifications avec le réel. L'histoire, les personnages du *Parrain* tiennent debout par eux-mêmes, de même que le personnage de *Vautrin* n'a pas besoin d'être étayé par les mémoires d'un Vidocq.

PIERRE BRODIN